

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 63 (1925)  
**Heft:** 45

**Artikel:** Pour le mariage de Numa  
**Autor:** C.R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-219862>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Aussi bien est-il surprenant, étant donnée la vitesse excessive à laquelle circulent ces véhicules, qu'il n'y ait pas plus d'accidents, plus de vieillards et d'enfants écrasés.

S'il est nécessaire, à présent, dans la rue, d'avoir des yeux des deux côtés de la tête, pour autant que l'on tienne tant soit peu à sa vie — guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère — il y faut aussi, plus que jadis et en dépit de l'existence enfiévrée qui caractérise ce temps-ci, de la bienséance et de la galanterie, deux qualités à remettre en honneur.

Quelle différence, par exemple, entre le salut d'autrefois, souriant, incliné à la façon d'une révérence, et le salut sec et froid d'aujourd'hui. On s'en excuse sur le souci des affaires. On n'a plus le temps d'être poli.

Vraiment !

Il est vrai qu'il faudra aussi que les dames se résignent à une allure plus rapide sur les trottoirs et à réduire peu à peu la durée de leurs « causettes », surtout quand elles ont un panier au bras. Les trottoirs lausannois ne sont pas propices au stationnement. Circulez, Messdemoiselles ! Circulez, Messieurs !

Ah ! sans doute, ce sera une privation pour les dames, particulièrement, que de ne pouvoir plus faire d'aussi longues poses devant les étalages des négociants. Le mari y trouvera peut-être avantage.

Quant aux Messieurs et jeunes gens, il est bon peut-être de le leur rappeler, car ce sont choses qu'on oublie facilement, lorsqu'ils croisent, sur un trottoir, une dame ou une personne plus âgée qu'eux ils doivent descendre sur la chaussée ou céder le pas : « Après vous, Madame ou Monsieur ». De même, si l'on marche, sur un trottoir, de front avec une dame ou un monsieur plus âgé que soi, il convient de lui laisser le haut afin de lui épargner les éclaboussures causées par le passage des véhicules.

Vous souriez ? Pourquoi ? Il n'est pas de jour où nous ne remarquons des infractions à ces élémentaires devoirs de politesse et de bienséance. Est-il donc superflu de les rappeler ?

J. M.

**Les gosses !** — Bébé, dans sa chambre, mène un bruit d'enfer. Il a disposé tous les sièges en manière de véhicules, de façon à imiter un encombrement de voitures, et pousse des cris furieux.

— As-tu fini de faire un pareil tapage gronda sa mère.

— Je joue au cocher.

— Tu vas avoir le fouet !

— Oh ! je l'ai déjà !

### LA VALLEE DE JOUX

**L**ES sont en train de disparaître, ces ateliers familiaux. La guerre, la civilisation et ses usines les ont anéantis. Seuls, dans les maisons foraines, on les rencontre encore, animés par quelque vieil ouvrier qui n'a point voulu se résigner à aller « en fabrique ».

C'est une page de notre histoire qui se tourne, cette disparition d'un passé glorieux, plein de travail, d'invention. Combien de pièces merveilleuses, organismes délicats — nécessitant une assiduité que nous n'avons plus — sont sortis de ces petites chambres basses, enfumées.

Lorsqu'on y entrat, poussant la porte noircie par le temps, on était saisi par une odeur spéciale, odeur de renfermé, de pétrole et de poussière de tourbe, car en ces temps on n'ouvrait guère les fenêtres, et sitôt que le soleil paraissait, on s'empressait de tirer les rideaux. La pièce était silencieuse. Penché sur son ouvrage, la loupe à l'œil, l'horloger solitaire ne faisait guère de bruit. Seule, dans son armoire, la haute pendule de Morez rompait le silence d'un tic-tac familier. Parfois, dans une cage suspendue à quelque poutre du plafond, un canari faisait entendre ses trilles vigoureux.

Comme elle était chaude l'atmosphère de ces pièces où nous avons vu travailler nos grands-pères, une toque de velours sur la tête. Comme elle plaisait à nos yeux d'enfants avec son ameublement rustique. Dans un coin le vieux bureau en sapin sur lequel le petit Larousse voisinait

avec les livres d'U. Olivier ou d'O. Huguenin. A la paroi, dans leurs cadres de bois noir Viret et le colonel Audemars témoignaient des sentiments politiques et religieux du maître de céans. Dans un coin, souvenir du passage des Bourbaki, un vieux fusil au canon rouillé reposait pacifiquement... Et le gros fourneau, dans la cavette duquel on mettait en hiver cuire des pommes succulentes dont l'odeur nous revient au travers des années. Tous ces bruits familiers qui se sont tus : le ronronnement du burin fixe, le grincement de l'archet sur le cuivrot et celui des vers à bois dans les vieilles paroises de sapin.

C'était le bon temps du travail à domicile ; aucun règlement ne devait imposer sa servitude à l'ouvrier. Si celui-ci veillait le plus souvent jusqu'à dix heures, (nous dirions vingt heures aujourd'hui), il pouvait pendant la journée s'accorder des moments de répit. Vers quatre heures une odeur savoureuse montait de la cuisine, c'était dans un bruit de vaisselle que l'oreille percevait à peine, la préparation du goûter, du café au lait, repas que nous avons sacrifié au souper, afin de suivre l'usage du monde. Un voisin venait parfois rendre visite, alors, on ouvrait une petite armoire dans laquelle il y avait « le demi » avec la croix fédérale au col. On le remplissait d'un bon vin vaudois, que l'on savourait, le dos tourné à l'établi, en devisant des choses du jour.

Mais cette époque est passée. Les petits ateliers se désertent de plus en plus. Tous ces vieux outils, que ne connaît plus notre technique moderne, on les a mis pèle-mêle dans une caisse. Le quinquet à pétrole et l'enclume sont relégués au « soleret ». Cependant, c'est toujours avec respect que je pénètre dans ces pièces où sont ancrées nos traditions, où s'est forgé notre passé, un peu de notre bonheur.

Globus.

**Le Véritable Messager Boiteux de Berne et Vevey pour 1926.** — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : 60 centimes.

Octobre, les vendanges, les almanachs ! L'hiver est proche ! Oui, mais qu'il serait morne pour certaines familles si elles n'avaient pas le « Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey » à feuilleter et commenter. Celui pour l'an de grâce 1926 vient de sortir de presse et continue la solide tradition établie par les 218 almanachs qui l'ont précédé. Comme toujours, il contient de tout : des renseignements d'une sûreté à toute épreuve ; la table des foires, des histoires, de vraies histoires comme on en écrit plus guère ; des articles de vulgarisation scientifique, et enfin de ces mots, de ces anecdotes qu'on apprend pour ainsi dire par cœur et qu'on place, à son tour, au moment opportun.

Le tout, comme d'usage, est fort bien illustré par des dessins au trait net et vigoureux. Dans cet ordre d'idées, il faut citer la « grande planche » consacrée aux Alpes vaudoises et fribourgeoises vues à vol d'oiseau et qui ouvre une série de documents topographiques qui aura certainement de la valeur.

H. T.

### VIEUX COPAINS

**O**N s'est retrouvé, sans savoir comment, dans le train de Berne. On ne s'était pas revus depuis les bancs de l'école primaire.

D'instinct, pourtant, on se tutoie : « Que dis-tu de bon ? » — « Tout de bon ! Et toi, que deviens-tu ? » On se regarde, pour voir sur l'autre ce qu'on a vieilli soi-même. « Que deviens-tu ? » C'est vite dit, et ce serait si long de narrer toutes les péripéties de sa petite vie.

« Moi, dit l'un, je suis dans la confiserie ! (Ce qui vaut mieux que d'être dans la mélasse...) « Et moi, dit l'autre, je suis secrétaire au Département des Travaux Infinis... » Celui-ci à Berne, celui-là à Zurich.

Et chacun imagine le travail de l'autre.

Le confiseur, dans un laboratoire tiède, avec l'odeur écouvrante du chocolat chauffé. Des petits engins, des moules. Et la chaleur du four, ensuite, avec cette sensation vanillée.

Le secrétaire, sur un tabouret à vis, avec un rond de feutre pour amortir le contact. Des feuilles avec des colonnes de chiffres. Le cliquetis des machines à écrire, des crânes penchés

sur les pupitres. Une vie terne, imprégnée de l'odeur des vieux bâtiments officiels : tabac et moisisseur.

Le confiseur demande : « Tu es marié ? de la famille ? » — « Oui, deux gosses ! et toi, vieux garçon ? » (Il a vu l'annuaire sans bague) — « Mais, oui, tu me connais, un fier original. » — Pourtant, quand on a du chocolat à offrir aux demoiselles ?... » — « Oui !... mais il vaut mieux le vendre ! »

Et le secrétaire qui prend la vie au jour le jour, qui comprend que son copain est « intéressé ». Il ne s'est pas marié pour « avoir »... Amasser, entasser... Et après ? — Après, mon ami confiseur, il faudra tout quitter !...

Ce monologue mental, le confiseur le fait aussi : « Un rond-de-cuir, une famille, un petit bourgeois ! Pauvre type... »

Et l'arrêt qui marque la séparation arrive. On se quitte et, sans émotion, on continue son chemin.

On a retrouvé un vieux copain, mais comme on a changé avec les années !... Ainsi va la vie !

St-Urbain.

**Recommandation.** — Courtelaine descend dans un hôtel et demande une chambre. On lui en montre une. Elle lui plaît. Il va s'inscrire sur le livre des voyageurs lorsqu'il aperçoit — ô horreur ! — une punaise dans le registre. Il prend vite son chapeau, sa valise et quitte l'hôtel. Sur le seuil, il rencontre l'hôtelier.

— Vous partez, Monsieur ? Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, vous ne me feriez jamais dormir dans un hôtel où les punaises se renseignent sur la chambre que je vais occuper !

**Question d'appréciation.** — Dans un village de montagne, il avait été procédé à une correction de route et il avait fallu reculer de quelques mètres le mur d'une propriété. Comme ce mur avait été construit en excellente pierre de Meillerie, l'entrepreneur jugea bon de reconstruire le nouveau mur avec ces mêmes pierres, puisqu'elles se trouvaient sur place.

Le propriétaire fut loin d'approuver cette manière de faire ; il adressa un recours, argumentant qu'il était inadmissible qu'on reconstruise son mur avec des cailloux qui avaient « plus de cent ans ».

O. D.

### POUR LE MARIAGE DE NUMA

**J**EAN-JAQUES et Lise, sa femme, ont, ce soir, une discussion bien importante, puisqu'elle dure depuis près de deux heures : par moments, leurs voix s'élèvent, mon tent très haut ; puis elles font place à des silences, interrompus seulement par de grands soupirs s'échappant de la poitrine de Lise.

Ces silences et ces soupirs sont pénibles à Jean-Jaques qui, dans ses propres profondeurs, pressant que « ça va recommencer » !

— Voyons, dit en effet la femme de Jean-Jaques, pour une fois prends donc ton parti : dans les ménages convenables, les deux époux sont toujours d'accord, particulièrement en présence des enfants ; pour toi, tu ne me soutiens jamais, pas même devant Numa qui serait pourtant très heureux s'il voulait écouter mes conseils.

— Tes conseils ! que veux-tu que j'en dise ? Tu aimerais qu'il se décide à te donner pour belle-fille la petite Rosa, notre volontaire pendant une année : et pourtant tu sais que si elle est entichée à mort de notre Numa, lui, de son côté, ne veut pas en entendre parler ! Dans de telles conditions, pourrais-tu trouver juste que je soutienne des projets contraires aux vues de notre fils ? N'est-il pas libre de choisir lui-même sa future compagne ? Voyons, Lise ! est-ce ma mère qui t'a choisie ou est-ce moi ?

— Oh ! par exemple ! j'estpère bien que c'est toi ! Il ferait beau voir que tu n'aies pas eu toi-même la force de caractère de dire que tu me voulais ! Pourtant, quand on retourne tout, on en vient à penser que j'aurais pu trouver mieux ! Mais enfin, c'est fait : et il faut bien se résigner !...

— Te résigner ? en voilà une de parole !...

Quand on pense à l'air que tu avais au moment où je te demandais si tu voulais te marier avec moi ! Voilà bien les femmes : quand elles ont obtenu ce qu'elles souhaitent, adieu la reconnaissance !

— Puisque tu te souviens de mon air d'alors, explique-moi ce que signifiait cet air ?

— Tout simplement ceci : « Jean-Jaques, que le bon Dieu te bénisse ! »

Avant que Lise ait eu le temps de préparer une réponse, Numa, son fils unique, l'idole qu'elle veut marier à la petite Rosa, dont le père possède l'une des plus belles fermes du pays bernois, revient de sa petite tournée habituelle du soir.

Jean-Jaques, voulant éviter de nouveaux débats, se lève pour aller faire, selon la coutume, une dernière visite à son bétail et se coucher ensuite.

— Numa, dit la mère, dès que Jean-Jaques fut sorti, as-tu réfléchi à la lettre de Rosa ? et, es-tu décidé à te rendre dimanche chez ses parents en réponse à l'invitation contenue dans cette lettre ?

— J'aurais assez de plaisir à voir le canton de Berne et le train de campagne de ces gens ; mais pour le reste, il n'en peut être question. Rosa a passé une année chez nous ; et je puis te dire, mère, que jamais je ne te la donnerai pour belle-fille !

— Sois donc raisonnable : tu sais que, de vieille date nous avons promis à Rosa notre visite et la tienne : ton père n'est pas disposé à faire ce voyage dans ce moment ; mais de ton côté, tu n'as aucune raison de refus à alléger pour le renvoi de cette visite que tu feras autant pour nous que pour toi.

Nous venons de finir les foins et le moment ne pourrait être mieux choisi, la blanchisseur m'a déjà rapporté ta plus belle chemise, empêlée et blanche à souhait : le tailleur a donné un coup de fer à ton complet et lui a rendu l'aspect du neuf : en plus, un beau petit paquet est là, attendant de partir avec toi : c'est un souvenir que tu remettras de ma part à Rosa que j'aime beaucoup, tu le sais ! La prochaine fois ce sera ton tour de lui offrir un présent qui sera peut-être la bague des fiançailles : Dieu le veuille, mon garçon, pour ton bonheur et pour celui de notre maison.

Numa est un bon fils ; et il tient à faire plaisir à sa mère qui, il le reconnaît, n'a pas toujours eu une vie couleur de rose ! Oh ! non ! car il arrive plus souvent qu'elle ne le voudrait que Jean-Jaques fasse des multiplications dans ses comptes de verres lorsqu'il invite des amis aux tournées dans sa cave, tournées sans lesquelles autant vaudrait ne plus être Vaudois !

Lorsque ces multiplications dépassent par trop une arithmétique sage et moyenne, Jean-Jaques n'est pas méchant, cela on ne pourrait le lui reprocher ; mais, par contre, il se trouve soudain pris d'accès de mélancolie ; il se sent assailli de pensées diverses qui font couler ses larmes à inonder ses joues ; il regrette les beaux jours de son enfance ; il pleure ses amis d'école, ceux de ses services militaires ; au souvenir de ses épaulettes d'artilleur, il inonde son mouchoir de poche ; son cœur n'est plus qu'un objet aquatique, fleur ou éponge, baignant en plein liquide.

Jean-Jaques pleure aussi ses vieux parents ; les oncles et les bonnes tantes qui lui achetaient des bonbons à toutes les foires ; ses cousins partis pour l'Amérique ; une paire de beufs, les plus gras qu'il ait vendus, il y a bientôt vingt ans ; il pleure encore une première bonne amie qu'il aimait au temps où il était catéchumène !

Pendant les premières années de son mariage, Lise, en entendant l'énumération de tant de regrets, avait senti l'aiguillon de la jalouse s'enfoncer dans son cœur ; mais en fin de compte, ce fut elle-même qui fit tarir les sources lacrimoniales de Jean-Jaques en obtenant de lui qu'il consentît à aller se livrer à un repos bien nécessaire, quoique non mérité.

Ce moyen salutaire, il faut le dire, occasionnait encore une inondation qui, cette fois, était la dernière : S'étendre dans le lit conjugal lui rappelait, cela se comprend, son lit de garçon ;

aussi, dans les conditions dont il s'agit, manquait-il rarement de s'endormir en chantant ce refrain d'une vieille chanson, à moitié oubliée :

*Mon lit ! mon lit !  
Mon pauvre lit !  
Mon lit solitaire  
De célibataire,  
Par qui « j'étais » heureux la nuit !*

A part ces crises d'attendrissement, suites des stations un peu prolongées autour d'une bande généreuse, Jean-Jaques était le meilleur des mariés et des pères ! Aussi, avait-il fait de Numa un bon fils, toujours prêt à donner satisfaction à ses parents.

\* \* \*

Beau comme jamais sa mère ne l'avait vu, Numa partit le dimanche matin, muni du cadeau destiné à Rosa. — Pour Lise, la journée fut longue : Comment reviendra-t-il ? se demandait-elle ; saura-t-il enfin comprendre le bonheur que le « bien-être » peut seul procurer ? Saura-t-il se l'attacher pour toujours, ce gage d'une vie tranquille, exempte de soucis, le « bien-être », source intarissable de repos, de joie et de paix ?

Lentement, le soir arrive. Plongés dans leurs pensées, animés en ce moment d'une même espérance, Jean-Jaques et Lise attendent le retour de Numa. On l'entend bientôt ouvrir la porte et la refermer. Il entre !... le voilà !

Ah ! Lise l'a vu au premier regard, celui qui revient n'est ni un homme amoureux, ni un homme fiancé !... — Aux pressantes questions de Lise, Numa répond : « Mère, je te l'avais dit : c'est une femme de notre pays, fût-elle sans aucun bien, que je veux ! Si je devais pendant ma vie entière entendre massacrer notre langue comme elle l'a été aujourd'hui par Rosa, je deviendrais enragé ou neurasthénique, je le sens !

Rosa aurait dit oui ; je l'ai compris sans peine ; lorsqu'elle m'a détaillé les richesses de son trousseau, de son lit de mariée déjà confectonné et dans lequel n'est entré ni crin ordinaire, ni plume qui ne soit de première qualité :

— Pas une prin grin féchetal ; rien de cros tutef ; mais tout grin animal, tout tu l'étreton !

Voyons, chers père et mère, me verriez-vous chaque soir me coucher sur ce bon crin et sous ce bon édredon dont me parlerait Rosa à sa manière ? Mieux vaudrait pour moi m'entendre toute ma vie sur la paille et me couvrir de même !... Et vous le comprenez bien, j'en suis sûr !...

Lorsqu'il eut terminé le récit de sa journée, tout joyeux et sans prendre garde au visage déchu de sa mère, il souhaita une bonne nuit à ses parents et se retira dans sa chambre.

Après un court silence, Jean-Jaques dit à sa femme : tu vois qu'il faut en prendre notre parti : au fond il n'a pas tort comme tu le crois. Te représentes-tu notre garçon exposé sans cesse à écouter des murmures semblables à ceux dont il nous a cité un échantillon ? Après tout, c'est à lui à choisir et, selon le proverbe, « à se coucher comme il fera son lit » !

\* \* \*

Au moment même, un chant joyeux, éclatant comme le son d'un clairon, retentit dans la chambre de Numa et, avec une stupéfaction bien compréhensible, les parents reconnaissent la chanson dont le refrain a si souvent attendri le cœur de Jean-Jaques !

*« Sais-tu pourquoi, pauvre poète,  
J'aime tant mon lit de noyer ?...  
C'est qu'à lui seul, dans ma chambrette  
Il me tient lieu de mobilier !  
Ma table et mon unique chaise,  
Mon cher huissier, ne t'en déplaise,  
Défense à toi de les saisir...  
Non plus mon lit,  
Mon tendre lit,  
Mon lit solitaire  
De célibataire,  
Par qui « je suis » heureux la nuit !*

Les époux sans trouver une parole à se dire, échangent un regard qui vaut un pacte signé

par main du notaire : Jamais Lise n'interviendra plus dans le choix de Numa et jamais plus Jean-Jaques ne chantera en pleurant :

*« Mon lit solitaire,  
Par qui « j'étais » heureux la nuit ! »*

C. R.

**ROYAL BIOGRAPH.** — Le nouveau programme du Royal Biograph comprend cette semaine une nouvelle œuvre américaine des plus passionnante : « Le Vol du Bateau-Poste », grand drame d'aventures policières, en 5 parties, dont le dénouement est des plus inattendu. — A la partie comique, mentionnons une excellente comédie : « Un Drame de l'Alcool ! », 2 actes de fou-rire. — Le programme est encore complété par une nouvelle série des « Elégances Parisiennes », le « Ciné-Journal Suisse », avec ses actualités mondiales et du pays, et le « Pathé-Revue », le toujours intéressant cinémagazine. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 8 novembre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

**THEATRE LUMEN.** — Ainsi qu'il était facile de le prévoir, « La Fièvre de l'Or », la dernière et sensationnelle création de Charlie Chaplin, remporte chaque jour un triomphe au Théâtre Lumen, et la Direction, afin de donner satisfaction aux nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de places, prolonge ce film jusqu'au 12 novembre, y compris. Le scénario de « La Fièvre de l'Or » nous transporte au Klondike et nous met en présence de cette folle course vers l'Alaska avec un seul but en tête : trouver de l'or. Cette production de Charlie Chaplin est remarquable par sa grandeur et sa beauté. La direction du Théâtre Lumen recommande encore au public de bien vouloir retenir ses places à l'avance, afin d'éviter l'encombrement à l'entrée et des déplacements inutiles. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 8 novembre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

## Examen de la vue

et conseils gratuits

**Emile TREUTHARDT**, Opticien-Spécialiste  
« Les Iffs » St-Roch, Lausanne Tel. 45.49  
Se rend dans toutes les localités du canton.

**CERCUEILS** riches et ordinaires — P. SCHUTTEL  
Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tel. 58.34  
Prix et conditions avantageuses.

## CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE  
COLS, CRAVATES, CHAUSETTES, Sous-VÊTEMENTS  
Spécialité de Chemises sur mesure

**S. Geismar** Chapellerie. Chemiserie.  
Confexion pour ouvriers.  
Bonneterie. Casquettes.  
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

## Fabrique suisse de Vis et Boulons

à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnachements, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc. Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud

**ARTICLES SANITAIRES** Caoutchouc Pansements  
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.  
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

## TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS

Choix immense  
Achat d'anciens suisses 1850-54  
Envoy prix-courants gratuits

**Ed. ESTOPPEY**  
Grand-Chêne, 1 Lausanne

